



Ce fut un cri de joie. — Page 269, col. 1.

d'embrasser les Malais, et descendrait en courant comme une jeune biche jusqu'à la cabane de Dive :

— Car, disait-il, les Malais ne sont que ses parents d'argent, et nous, nous sommes ses parents de cœur.

— Bérénice disait :

— Pulchérie va venir et elle nous expliquera cela.

A ce moment, Pulchérie et Marie entrèrent dans la cabane. Ce fut un cri de joie qui remplit toute la pauvre maison et la fit tressaillir d'aise. Pulchérie oublia Marie et tomba dans les bras de Pélagie et de Bérénice; elle alla ensuite à Tranquille, qui l'embrassa sur les deux joues.

Onésime allait en faire autant; mais il aperçut Marie, et, d'ailleurs, Pulchérie, qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle avait quitté Dive, était tellement changée, qu'il s'intimida et fit gauchement une révérence maladroite, qu'il devait aux leçons de maître Épiphane, son professeur de belles manières.

— Eh bien, dit Risque-Tout, voilà que tu n'oses pas embrasser Pulchérie? Embrasse-le alors, toi, Pulchérie; embrasse ton frère.

Pulchérie n'osa pas désobéir à l'ordre de Tranquille, et elle vint tendre ses joues à Onésime, qui, du pauvre baiser honteux qu'il y posa, ne dut pas seulement en froisser le rose duvet.

Pulchérie pensa alors à Marie et dit à Pélagie :

— Mademoiselle est mon amie, mademoiselle de Fondonis.

— Est-ce Marie? demanda Bérénice. Alors nous sommes amies aussi, et je puis bien t'embrasser.

Marie fut un peu suffoquée du tutoiement et de l'embrassade; elle se tint roide et laissa voir un air étonné.

— Eh bien, vous ne vous asseyez pas? dit Tranquille. Peut-être que Pulchérie se gêne ici?

Cette question souleva un bon franc rire dans la famille, qui fut encore augmenté lorsque Tranquille, voyant le succès de sa plaisanterie, ajouta :

— Dame! quand on est chez des étrangers, quand on n'est pas chez soi et qu'on ne connaît pas les êtres d'une maison...

Marie se remit un peu et s'habitua aux gens de la cabane, qui s'extasièrent sur son joli visage et la blancheur de ses mains...

— Et Pulchérie aussi a maintenant les mains bien blanches. Comme elles sont belles toutes les deux! disait Pélagie.

Pour Bérénice, elle se rapprocha de Pulchérie et ne se permit plus aucune familiarité avec Marie.

Les deux jeunes filles dirent qu'elles s'étaient échappées sans rien dire, Pulchérie ne voulant pas attendre plus longtemps pour voir ses amis.

Elles devaient rentrer tout de suite pour ne pas donner d'inquiétude; elles reviendraient, d'ailleurs, elles devaient prendre des bains de mer, et elles prieraient bien Onésime de les promener quelquefois dans le catot.

— C'est ton filleul, le canot, dit Pélagie, et tout ce qui est ici est à toi comme aux autres.

Pulchérie embrassa encore Pélagie et Bérénice. Tranquille la prit par la tête et lui donna un gros baiser sur le front.

Onésime n'osait plus; il allait essayer encore ses fameuses révérences, lorsqu'il vit que son père le regardait.

Alors il s'avança vers Pulchérie; mais celle-ci lui donna la main à la façon des Anglaises. Il resta un peu interdit. Bérénice dit à Marie :

— Adieu, mademoiselle, au plaisir de vous revoir!...

On leur demanda si elles ne voulaient pas boire un coup de cidre. Elles refusèrent et se mirent en route.

Les habitants de la cabane évitèrent de se communiquer leurs impressions. Tranquille fut un peu brusque et bourru. Bérénice prit sa dentelle. Pélagie vaqua aux soins du ménage. Onésime prit le nettoyage du canot pour prétexte de rester seul.

## XII

Nous allons quitter un peu le bord de la mer pour faire connaissance avec des acteurs de cette histoire qui n'ont pas encore paru dans notre récit.

Cependant il est nécessaire que je donne ici une sorte de portrait des jeunes filles que nous connaissons déjà.

Marie était petite, frêle, blonde; sa beauté consistait surtout en jeunesse et en fraîcheur; ses yeux, bien fendus en amande, comme on dit, n'avaient pas une expression bien marquée.

Pulchérie avait les cheveux châtain foncé; elle était grande et admirablement bien faite; sa taille était souple et riche, ses membres forts et fins. Sa voix, un peu basse, avait un charme sympathique indéfinissable, tandis que celle de Marie, qui avait laissé à Saint-Denis une réputation de chanteuse, était une voix de soprano un peu aiguë.

*M. Ernest de Fondonis à M. le comte Urbain de Morville.*

« Vous êtes mon débiteur, mon cher Urbain. Vous vous rappelez notre gageure à propos de madame \*\*\*; eh bien, il avait été convenu que celui qui perdrait serait à la discrétion complète de l'autre pendant huit jours, et serait obligé de se charger à ses frais du bonheur tout entier de son heureux vainqueur pendant toute une semaine, sans pouvoir faire la moindre objection à quoi que ce soit.

» Voici le moment arrivé de vous acquitter envers moi. Il me plaît de dépenser en ce moment mes huit jours de bonheur. Venez donc me les dispenser.

» Je vais partir demain en chaise de poste. Je vous dirai, au moment de partir, où je veux aller. Il me faut un ami gai, spirituel; arrangez-vous pour l'être.

» Prenez beaucoup d'argent, parce que je ne